

Trois dramaturges contemporains

Marie-Christine Lesage

Numéro 63, printemps 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21214ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lesage, M.-C. (1996). Trois dramaturges contemporains. *Nuit blanche*, (63), 52–52.

Trois dramaturges contemporains

Par

Marie-Christine Lesage

Le théâtre est toujours bien vivant à Paris où les Éditions Théâtrales, créées il y a plus de dix ans, continuent de faire connaître les nouvelles créations, alimentant un fonds que les troupes mettent à contribution.

Marie-Christine Lesage, spécialiste du théâtre d'ici, a lu et commenté pour *Nuit blanche* six pièces de trois dramaturges, publiées aux Éditions Théâtrales en 1994.

De ces trois auteurs publiés par les Éditions Théâtrales en 1994, le plus connu est certainement George Tabori. Auteur dramatique et metteur en scène d'origine hongroise, il a côtoyé plusieurs cultures et a connu le nazisme ; il a également rencontré Brecht aux États-Unis et a vu une de ses premières pièces mise en scène par Élia Kazan. On retrouve les traces de ce parcours peu banal dans la plupart de ses œuvres, lesquelles explorent les thèmes de la différence entre les cultures, de l'intolérance et du pouvoir. Les deux courtes pièces récemment traduites, *Le courage de ma mère* (1979) et *Weissman et Copperface*¹ (1990), poursuivent dans cette voie. La première, qui s'apparente davantage à un récit dialogué qu'à une pièce de théâtre, raconte comment une femme juive a échappé de justesse au camp d'Auschwitz. Loin du spectaculaire, le récit pose un regard tendre et humoristique sur la survie d'une femme qui s'était pourtant résignée à mourir. Racontée par son fils, et ponctuée des commentaires de la mère, la pièce – et c'est là son originalité – s'apparente à un véritable rituel de transmission de la mémoire, pour que le souvenir de l'horreur se perpétue de génération en génération. Dans un tout autre esprit, la seconde pièce, ironiquement sous-titrée « Un western yiddish », se déroule en plein cœur du désert américain. Weissman, un

Juif égaré avec sa fille handicapée, portant les cendres de sa femme dans un sac, rencontre Copperface, un Indien venu là pour mourir. Au fil du dialogue qui s'amorce entre les deux se profile un conflit symbolique sur la différence culturelle : est-ce pire d'être né Juif persécuté ou Indien de couleur ? Dans un affrontement final plutôt burlesque, chacun cherchera à rivaliser de défauts avec l'autre afin de déterminer lequel des deux – l'Indien ou le Juif – est le plus à plaindre. La pièce laisse perplexe, mais l'humour noir teinté d'absurde dont elle est ponctuée lui confère un certain intérêt. Les pièces de Denise Bonal, *Turbulences et petits détails*², et d'Yves Reynaud, *Marie, Marie, les modernes sont fatigués*³, témoignent d'une vision plus contemporaine de l'écriture dramatique et se distinguent par leur forme onirique et fantasmagorique. Construites en tableaux plus ou moins autonomes, toutes deux s'attardent à représenter les drames intimes des personnages, et composent des espaces fluides à lire comme les assemblages imagés d'un rêve. La pièce de Denise Bonal – la plus intéressante à mes yeux – se déroule lors d'une cérémonie de mariage à la campagne. À la façon d'un tableau impressionniste, *Turbulences* dépeint, par accumulation de touches légères, les souvenirs que chacun remue à la vue des nouveaux mariés. Vieillards, jeunes pucelles, hommes nonchalants et commères ressassent tour à tour leurs amours passés, les mariages avortés, les tromperies et les rendez-vous manqués, mettant en relief la fugacité de l'amour et de la jeunesse. Prétexte aux réminiscences

qu'il active, le présent de la noce apparaît suspendu, troué de scènes qui surgissent dans l'esprit des personnages, pour être aussitôt projetées sur la toile du réel. Une pièce portée par la nostalgie et chargée d'une belle force d'évocation poétique. La pièce d'Yves Reynaud s'attaque pour sa part à un mal bien contemporain, celui des banlieues, ce monstre aux couleurs fades qui digère l'identité de quiconque s'y frotte trop longuement. Atteinte de ce mal, Marie s'éveille un matin frappée d'amnésie et de dépersonnalisation aiguë, ne sachant plus si elle est morte ou vivante. Sous l'œil toujours allumé du téléviseur et de son présentateur omniscient, le quotidien de Marie prend l'allure étrange d'une surréalité. Entre Gaby, fantôme descendu du toit qui prétend faire une enquête sur le malaise des banlieues, et son mari aussi présent qu'un mort-vivant, Marie n'arrive plus à départager le rêve de la réalité. Quoique écrit de façon originale, ce diagnostic allégorique sur la déshumanisation de la banlieue et sur l'affadissement qu'elle entraîne chez les êtres n'offre pas une vision dramatique vraiment convaincante. **NE**

1. *Le courage de ma mère/Weissman et Copperface*, par George Tabori, traduit de l'allemand par Maurice Taszman, Éditions Théâtrales, Paris, 1994, 77 p. ; 28,90 \$.

2. *Turbulences et petits détails/J'ai joué à la marelle, figure-toi...*, par Denise Bonal, Éditions Théâtrales, Paris, 1994, 103 p. ; 30,90 \$.

3. *Marie, Marie, les modernes sont fatigués/La dent noire*, par Yves Reynaud, Éditions Théâtrales, Paris, 1994, 71 p. ; 28,90 \$.